



## Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

30 | avril 2001

Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable

---

### Jean-Pierre SCHANDELER, *Les Interprétations de Condorcet. Symboles et concepts (1794-1894)*

Charles Coutel

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/474>

ISSN : 1955-2416

#### Éditeur

Société Diderot

#### Édition imprimée

Date de publication : 10 avril 2001

Pagination : 157-158

ISBN : 2-252-03311-8

ISSN : 0769-0886

#### Référence électronique

Charles Coutel, « Jean-Pierre SCHANDELER, *Les Interprétations de Condorcet. Symboles et concepts (1794-1894)* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 30 | avril 2001, mis en ligne le 13 décembre 2006, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/474>

---

Propriété intellectuelle

ou bien décrites mais non commentées, citées mais non articulées entre elles. Elles constituent une sorte de vaste espace-temps de référence, accueillant mais informe, où tout se mêle : le témoignage de sa « culture ». Tout se mêle aussi intellectuellement pour le lecteur, qui n'a jamais le temps, hélas, de lire. De même que le texte de l'écrivain n'est pas donné à goûter, à méditer, les références philosophiques à ses œuvres ou à celles d'autres philosophes ne sont jamais que des allusions, et les allusions sont vagues, trop souvent de seconde main, voire par défaut erronées, comme lorsque sont opposés les termes de la lettre à Landois de 1756, où la « liberté » est réputée un « mot vide de sens », aux « libertés » que le philosophe âgé défend en faveur des opprimés et contre les tyrans (p. 276). Il ne s'agit pas tant, je crois, d'une erreur de fait que d'un vice de conception. M<sup>lle</sup> Marchal sait sans doute que liberté métaphysique et liberté politique ne sont pas synonymes. Elle fait elle-même de nombreux renvois à *Jacques le fataliste*, elle cite l'*Histoire des deux Indes*, et l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, d'autres textes encore. Mais toute cette problématique, comme tant d'autres, est délicate, il faudrait prendre le temps d'en discuter, avoir le projet de questionner exactement les critiques, qui ne sont pas tous, quoi qu'elle dise imprudemment, du même avis sur bien des sujets (« elle fait confiance », rappelons-nous, « aux études critiques »). La critique littéraire, même universitaire, n'est pas une grande plaine uniforme. C'est son charme ; c'est surtout sa vertu.

Pour Diderot, M<sup>lle</sup> Marchal n'est pas en faute. Elle l'a lu et relu. Elle l'apprécie, et elle a raison. Elle l'admire, comme nous tous. Elle nous dit qu'il est un homme de savoir, de goût, d'énergie, d'enthousiasme, de sérieux, de moquerie, qui aime les sciences et a fréquenté tels savants, lu tels autres, qui aime les arts et a fréquenté tels artistes, vu ou entendu telles œuvres, qui aime les techniques et se rappelle la forge paternelle, qui goûte et cultive les Anciens, les Modernes, qu'il a lu ceux-là et fréquenté ceux-ci, qui connaît tel grand personnage, tel petit, qui préconise le beau, l'utile, chante l'amitié, aime Homère, Platon, Shakespeare, Racine, Richardson, etc. etc. Ce Diderot-là est assurément un prodige de « culture ». Qu'est-ce à dire ? Ceci, par exemple : qu'il est panthéonisable, qu'on peut l'intégrer en douce et sans arrière-pensée dans la noble cohorte des humanistes français et européens. Pourquoi pas ?

Il se trouve que Diderot résiste aujourd'hui encore à ce genre de traitement, parce qu'aujourd'hui encore nous pouvons penser grâce à lui la complexité de notre cœur et de notre temps, contradictoirement, sagement et follement, avec tous ceux qui le pratiquent. Humaniste, Diderot ? Oui, mais pas académiquement. Il y manquerait ce qui le caractérise au plus haut, avec la beauté de son art : le risque de la pensée — et la beauté, et le risque, et la pensée.

Pierre CHARTIER

Jean-Pierre SCHANDELER : *Les Interprétations de Condorcet. Symboles et concepts (1794-1894)*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000, 333 p.

Par la richesse de sa problématique d'ensemble, par la qualité de sa partie bibliographique, ce travail est d'ores et déjà un outil fort précieux pour les chercheurs et les amateurs éclairés. Ce livre entend répondre à des questions importantes : comment s'est constituée la légende républicaine de Condorcet dans notre mémoire collective ? Cette légende nous a-t-elle éloignés de ses œuvres et de sa pensée ? L'auteur organise judicieusement ses réponses en trois parties : Condorcet et les Idéologues ; Condorcet dans la constitution de la mémoire

collective, la canonisation républicaine de Condorcet. Ce travail vient opportunément combler un vide ; en effet si nous connaissons mieux aujourd'hui Condorcet « en lui-même », notamment grâce aux Actes des deux colloques internationaux de 1988 et 1994, il restait à mieux comprendre la réception de Condorcet tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Désormais nous pouvons mieux analyser et critiquer les filiations simplificatrices que l'hagiographie républicaine avait imposées. Ainsi l'Institut de Daunou n'est peut-être pas l'héritier de la Société nationale condorcétienne (page 72 et suiv.) ; l'école de Jules Ferry n'est sans doute pas condorcétienne (page 236 et suiv.) ; de même on suit avec le plus vif intérêt les relations complexes entre le positivisme et Condorcet (pages 125 et suiv.). Ces remarques confirment tout l'intérêt scientifique de cet ouvrage dont la lecture est sans cesse facilitée par un appareil de notes et d'index très clairement présentée. Grâce à ce travail de grande qualité nous sommes invités à mieux recevoir l'œuvre condorcétienne et son message émancipateur : « Dépouillé de ses légendes et de ses grimaces, Condorcet offre un autre visage et prend rang parmi les philosophes féconds du siècle des Lumières » (page 292).

Charles COUTEL

Roselyne REY : *Naissance et développement du vitalisme en France de la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à la fin du Premier Empire*, Oxford, Voltaire Foundation, 2000, 472 p.

La Voltaire Foundation publie, préfacée par François Duchesneau, la thèse de Roselyne Rey, soutenue en 1985. C'est une étude complète et systématique des doctrines médicales « vitalistes » entre 1750 et 1820, de l'apogée du iatomécanisme, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, à l'hégémonie du vitalisme, au début de la Restauration, de Louis de Lacaze à Xavier Bichat. Ces médecins se rattachent à la tradition hippocratique et partagent une critique radicale des modèles mécanistes cartésiens, notamment des positions de Boerhaave et de Hoffmann. Réticents à utiliser pour l'étude du vivant les méthodes de la physique et de la chimie, ils privilégient l'observation comme moyen d'approche spécifique des corps vivants par rapport aux démarches expérimentales des sciences de la matière inerte. Ces praticiens ont une vision « holiste » des rapports de l'homme et de son milieu. L'étude de l'état sain et des différents états pathologiques de l'homme ne peut être menée qu'en incluant toutes les influences extérieures, géographiques, climatiques et sociales. Cette vision globale de l'environnement les pousse à intervenir dans la vie publique pour influencer sur l'hygiène publique, l'organisation des études médicales, le développement des structures hospitalières, etc. Ces théoriciens de la médecine partagent des conceptions comparables de la sensibilité, propriété universelle de la matière. La notion de sensibilité, appliquée aux différents organes, explique leur capacité à se combiner pour constituer un organisme, dont le fonctionnement est la résultante des interactions entre ses différentes parties. Le fonctionnement de chaque partie ne peut être envisagé qu'en relation avec les autres et subordonné à l'équilibre général. Roselyne Rey insiste sur la place des vitalistes dans l'émergence de la notion d'organisation : « système complexe et autonome, [...] système capable d'enregistrer les impressions extérieures et d'y répondre [...] C'est à travers cette notion qu'il faut chercher l'unité contestée du vitalisme » (p. 177). Ces points de convergences permettent à Roselyne Rey de décrire un courant homogène qu'elle qualifie de « vitaliste », en prenant soin de ne pas le confondre avec les courants spiritualistes de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.